

LE TRAVAIL.

5671

ORGANE DE LA RÉNOVATION SOCIALE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.



Prospectus.

Les intérêts moraux et matériels d'une population ouvrière aussi importante que celle de Lyon ne peuvent se passer d'un organe direct et sincère. Les diverses publications que ces intérêts ont suscitées à différentes époques témoignent, bien qu'elles ne se soient pas soutenues, de la vérité de notre assertion; car la cause de leur chute n'est pas, comme on pourrait le croire, dans l'indifférence du peuple à une œuvre semblable: les uns ont péri dans une grande et douloureuse lutte; les autres n'avaient peut-être pas une connaissance assez intime, une appréciation assez exacte des besoins de la classe laborieuse, de ses tendances et de ses vœux: de là ce manque de sympathies assez nombreuses et assez vives pour assurer leur existence.

L'œuvre que nous entreprenons ne saurait mériter ce reproche. Fondé par des ouvriers, rédigé par des hommes pris dans leurs rangs, LE TRAVAIL sera le miroir fidèle des idées et des convictions des travailleurs en général. Il ne sera pas l'écho de telle ou telle industrie, il sera l'écho de toutes les industries; il signalera les torts ou les vices de chacune, les améliorations qu'au point de vue de l'actualité on peut, on doit y apporter; il l'examinera avec une attention scrupuleuse les rapports établis entre les maîtres et les ouvriers; il aura l'œil ouvert sur les spéculations immorales, sur les manœuvres coupables de l'industrie, et les signalera à la vindicte publique; il dira les souffrances nombreuses de cette famille immense de prolétaires dont la courageuse patience ne s'explique que par une foi ardente dans l'avenir. Enfin il peindra le peuple tel qu'il est, sans exagérations, sans détours, avec ses défauts, ses vices même, mais aussi avec ses nobles et touchantes vertus, ceux-là qu'il tient d'une déplorable organisation sociale, celles-ci qu'il tient de Dieu et qu'il a gardées en son cœur comme un dépôt sacré.

On se tromperait étrangement si l'on nous croyait l'intention d'ajouter aux divisions qui règnent entre les diverses classes de la société. Loin, bien loin de nous cette pensée; nous désirons au contraire effacer tout vestige de divisions et de luttes; notre œuvre est une œuvre de paix et d'union fraternelle; nous voulons, autant qu'il est en nous, réaliser cette belle maxime du Christ dans la bouche de saint Paul: « *Aimez-vous les uns les autres; c'est là toute la loi du Seigneur.* » La haine n'est pas faite pour le cœur humain; il souffre trop en proie à ce sentiment. Nous faisons d'ailleurs une trop grande part à l'erreur, et on ne saurait haïr que la méchanceté. Oui, nous voulons que les hommes s'aiment réciproquement, et c'est pour cela que nous venons leur dire: Mais voyez donc combien vous souffrez dans l'état d'hostilité où sont vos intérêts; la concurrence vous

ruine chaque jour davantage et rend votre situation plus précaire, votre avenir plus incertain. Voyez si vous ne feriez pas mieux de vous associer tous, de lier vos intérêts en les faisant converger vers un but commun, le *bien-être général*. Et si cela est possible, comme nous en avons la certitude, pourquoi ne pas le faire? pourquoi s'obstiner à périr dans la voie douloureuse où vous vous trouvez engagés?

Voilà ce que nous venons dire à tous. Nous venons mettre le doigt sur la plaie sociale et dire: Le mal est là. Car, après tout, il faut bien bon gré, mal gré que l'on s'en occupe de cette question sociale: le mal est partout. Consultez tous ceux qui vous entourent, quelle que soit la profession qu'ils exercent, et vous recueillerez partout des plaintes, partout de vives inquiétudes sur l'avenir. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir dans la société actuelle une prospérité générale; il y a un jeu incessant de bascule: l'un monte, l'autre descend; une prospérité ne s'élève que sur une ruine. S'il n'y avait que quelques industries qui souffrissent, on pourrait dire que le hasard (car tout est abandonné au hasard) a accumulé ici des bras qui font faute ailleurs. Mais c'est dans toutes les industries que la concurrence exerce ses ravages; c'est dans toutes que le travailleur est exploité. Qu'en faut-il donc conclure? Qu'il y a trop de population? qu'il faut la décimer par la guerre, ou faire des vœux pour l'intervention de quelque fléau destructeur? Eh oui! il y a cependant des gens qui osent avancer de pareilles propositions, et des esprits assez faibles pour les accueillir. Malheureux! qui osez vous permettre un pareil outrage envers la sagesse providentielle, avez-vous mesuré l'étendue de la terre, calculé sa fécondité et sa population? Et si le mal est dans l'insuffisance des richesses sociales autant que dans l'injuste répartition qui en est faite, dans le gaspillage incessant auquel donne lieu la division des intérêts et l'isolement des individus, savez-vous si le génie de la science, largement appliqué à l'agriculture et à l'industrie, n'en décuplera pas les produits? Administrez donc sagement le sol et l'industrie; répartissez équitablement les richesses sociales; appelez tous les hommes au grand banquet de la vie fraternelle, et vous donnerez à chacun un bien-être matériel et des jouissances morales inconnues aux hommes les plus favorisés des temps de la fortune, parce que l'on sentira que ce bien-être, ces jouissances vous sont garanties à jamais, et que l'on verra ses frères participer au même bonheur.

Oui, dans la constitution sociale actuelle, il n'y a pas, proprement parler, de bonheur véritable; et si les riches ont une foule de jouissances dont les pauvres n'ont même pas l'idée, de combien de tortures souvent ne souffrent-ils pas!



pas payées ! Sait-on tout le mal qu'ils se donnent pour accroître ou pour conserver leur fortune ? L'idée seule qu'ils peuvent tomber dans l'indigence n'est-elle pas pour eux un affreux supplice ? Qu'est-ce donc quand cette idée est devenue une réalité ! C'est qu'en effet ces richesses qui procurent toutes les jouissances de la vie, on n'est pas assuré de les posséder toujours ; une fausse spéculation, une banqueroute, un fléau peuvent tout vous ravir en un instant. Que l'idée d'un pareil malheur traverse l'esprit de quelque roi de la finance alors qu'il est plongé dans les délices de ses fêtes, soudain son front se rembrunira, ses joies seront empoisonnées : il sera frappé au cœur. Qu'il entende gronder la voix de l'émeute, dites si avec les mensonges dont il a été nourri il ne se sentira pas glacé d'effroi, s'il ne tremblera pas à chaque instant qu'on vienne le dépouiller ? Oh ! non, ces hommes ne sont pas réellement heureux ; ne prenons pas quelques fêtes splendides, quelques instants d'enivrantes folies pour du bonheur.

C'est à tarir la source de toutes ces souffrances que nous visons. Voilà la mission que nous nous sommes donnée. Nous venons, dans toute la sincérité de notre âme, prêcher les doctrines d'amour, de justice et de vérité exprimées par la glorieuse devise de nos pères, et que nous recueillons comme un noble et saint héritage ! LIBERTÉ ! faculté d'exercer à son gré, au sein de la société et sans autre limite que l'intérêt général, les diverses aptitudes que la nature nous a départies. ÉGALITÉ ! admission de tous à participer également aux jouissances morales et matérielles de la société, en récompense de l'accomplissement des devoirs égaux imposés à tous. FRATERNITÉ ! lien d'amour entre tous les hommes, qui les porte à se dévouer les uns pour les autres, enfante les grands sacrifices, les dévouements héroïques, et ne nous fait trouver le bonheur que là où nos frères sont heureux avec nous.

Que si l'on nous demande de quel nom nous appelons notre foi politique, nous répondrons que nous l'appelons du nom qui exprime le mieux les effets de sa réalisation. Nous voulons la jouissance en commun de tous les bienfaits de la nature, de sa magnificence et de sa fécondité : nous voulons pour tous le printemps avec ses splendeurs et ses parfums délicieux ; l'été avec ses flots de radieuse lumière, sa vivifiante chaleur et ses riches moissons ; l'automne avec ses produits abondants et savoureux ; l'hiver avec ses palais de neige et de glace, sa nature imposante et silencieuse, où l'âme se recueille et s'élève à Dieu par un acte de foi sublime. Nous voulons pour tous une instruction large et substantielle, une éducation morale et intelligente ; nous voulons un essor à toutes les facultés, une affection pure et sainte pour toutes les âmes, des consolations pour toutes les infortunes inhérentes à la nature humaine. Enfin nous désirons voir tous les hommes religieusement unis dans une œuvre d'amour et de félicité commune : nous sommes COMMUNISTES.

Voilà notre drapeau ! Nous le plantons d'une main confiante et ferme, parce que nous sommes des gens de conviction. La vérité fondamentale de nos doctrines a eu d'ailleurs ses apôtres et ses glorieux martyrs ; et son adoption par nous est autant le fruit de nos méditations que l'enseignement de nos malheurs. La doctrine communiste, telle que nous la comprenons, appuyée sur les nobles conquêtes de la science, des arts et de la philosophie, n'est point une œuvre de transition qui doit conduire à la découverte d'une doctrine plus parfaite ; elle est pour nous le but final de l'humanité, et en sociabilité la dernière et la plus com-

plète expression de la raison humaine. Elle contient ainsi toutes les vérités éparses dans les autres doctrines religieuses ou sociales ; c'est le véritable christianisme appliqué aux relations de la vie : elle comporte toute la douceur, l'amour et le dévouement de la doctrine saint-simonienne, toute la partie rationnelle de la science économique de Fourier, mais avec une entente plus parfaite que dans ces deux doctrines de la théorie des droits et des devoirs, avec une appréciation plus exquise du dogme de l'égalité. Elle n'est pas exposée en de gros volumes, parce que l'égalité, sa base la plus large, est une vérité de sentiment plus encore qu'une vérité d'intelligence. Le jour où l'on réalisera nos doctrines, on demandera presque toutes ses inspirations à son cœur.

C'est du point de vue de cette doctrine philosophique que nous aborderons toutes les questions sociales, en nous renfermant toutefois dans le cercle tracé par une législation ombrageuse. Notre critique des actes politiques, notre critique d'actualité s'inspirera, autant qu'il sera possible, du fond de notre pensée ; et quand la nature du sujet le permettra, nous mettrons en opposition le point dont nous ferons la critique avec celui qui lui correspond dans l'organisation sociale que nous appelons de tous nos vœux. Ce parallèle suffira, nous l'espérons, pour que les pauvretés du système actuel soient jugées sans retour. Nous ne ferons pas une guerre de personnes, parce que nous n'avons pas à élever telle individualité sur les débris de telle autre ; nous ne combattons que les principes et les actes ; et comme notre opposition ne sera pas systématique, nous aurons la loyauté d'avouer le bien qui sera fait par nos adversaires, ce que la plupart des organes de la presse ne font pas toujours. Notre parole sera grave et calme, sans haine et sans amertume, parce que la raison ne persuade jamais mieux que lorsqu'elle s'appuie sur la douceur ; elle ne sera ni dédaigneuse, ni sarcastique, parce que nous savons trop bien que l'orgueil soutient souvent ce que l'erreur a abandonné. Mais quand au lieu de l'erreur nous verrons en face de nous le vice se poser effrontément et insulter à toutes les lois de la morale et de l'équité, nous saurons lui imprimer d'énergiques et brûlantes flétrissures.

Le mode de publicité mensuelle que nous avons adopté, et qui était le seul qui nous convint sous plusieurs rapports, nous permettra de ne livrer à la publicité que des articles vraiment substantiels et consciencieusement élaborés. Notre journal se composera de quatre parties distinctes : 1° Exposé de nos doctrines. Politique générale ; 2° Examen des questions industrielles et de tous les faits qui s'y rattacheront ; 3° Narration succincte des principaux événements ou actes politiques, suivie de la critique qu'ils nous paraîtront devoir comporter ; 4° Variétés : Enseignements de la morale, de l'histoire et de la science ; appréciation des diverses doctrines sociales, anciennes ou modernes, qui se sont proposé le bonheur de l'humanité.

Ainsi qu'on le voit, les colonnes de notre journal seront précieusement utilisées ; aussi ne nous verra-t-on pas perdre notre temps dans une polémique insignifiante et sans couleur. Mais lorsque des questions sociales nous seront adressées, et que l'on voudra engager une discussion avec nous en se transportant sur le terrain des principes, nous accepterons la lutte avec empressement. Que si au contraire quelqu'une de ces feuilles mercenaires qui vivent de scandales et d'immoralités, nous adressait, directement ou par allusion, ces plates railleries qu'elles n'ont épargnées à aucune des doctrines qui ont voulu leur enlever le fumier où elles germent et s'é-

panouissent, nous nous garderions bien de nous salir à son contact; elle n'obtiendrait de nous que le silence d'une méprisante pitié!

Voilà comme nous entendons notre mission. Nous ne nous en dissimulons pas les difficultés, aussi faisons-nous un appel à toutes les lumières et le dévouement de la Démocratie pour nous aider à l'accomplir dignement. Cette mission n'est point au-dessus de notre courage, mais nous avons parfois de vives appréhensions que nos forces ou nos aptitudes n'y puissent suffire; car, nous l'avouons en toute humilité, nous ne sommes ni des littérateurs, ni des savants; nous sommes de simples ouvriers, peut-être un peu moins maltraités que nos frères sous le rapport de l'instruction. Voilà tout. D'ailleurs, ce que nous savons, nous ne le devons qu'à nous-mêmes, et nous avons été obligés de disputer au sommeil les heures que nous avons consacrées à l'étude. Ce n'est donc pas chez nous que l'on doit s'attendre à rencontrer ces tours harmonieux et cadencés, ces expressions fleuries, ce style pailleté d'or qui fait la fortune de la littérature moderne, et avec lequel on cache trop souvent le vide du fond sous la magnificence de la forme. Nous nous contenterons d'exprimer notre pensée avec simplicité, aussi correctement qu'il nous sera possible, et de manière à être bien compris de ceux auxquels nous nous adresserons. Nous aurons beaucoup plus à cœur d'être raisonnables que spirituels, et quand nous aurons posé un principe, nous tâcherons d'en déduire nettement les conséquences logiques.

Ouvriers nos frères! démocrates! et vous tous enfin qui souffrez du présent, qui aspirez l'avenir! prêtez-nous l'appui de vos adhésions fraternelles; c'est votre cause,

c'est la cause du peuple travailleur surtout que nous venons plaider ici. Nous venons dire à ceux qui vous méconnaissent, qui ne vous jugent pas dignes d'occuper dans la société la place que vous réclamez, tout ce que vous possédez de bon sens, d'intelligence, d'esprit d'ordre, de justice, de dévouement et de générosité. Nous venons leur dire vos privations, vos misères, vos mille tortures physiques et morales que vous supportez avec tant de stoïcité! Nous leur dirons tout cela, afin qu'ils vous honorent et qu'ils cessent de vous ravir des droits sacrés. Ouvriers! nous remplirons cet engagement; vous nous connaissez: vous avez touché notre main, vous savez qu'elle est rude et calleuse comme la vôtre. Vous avez cette fois un organe sincère. Ralliez-vous donc à lui; qu'il soit le centre où toutes les opinions démocratiques viendront aboutir. Immolez vos dissensions au salut commun, car elles vous ravissent cette attitude puissante et digne que vous devriez puiser dans le sentiment de votre force et dans la grandeur de votre cause. N'écoutez pas les inspirations de l'amour-propre. Que vous importe que tel se place devant vous sur le chemin qui conduit au banquet fraternel? Arrivera-t-il avant vous? Vous ravira-t-il votre place, et sa part au festin sera-t-elle plus grande que la vôtre? Vous dites qu'il ne marche ni aussi vite, ni aussi bien que vous; alors ne vous séparez donc pas de lui, nous verrons bien si vous le dépassez: nous vous jugerons bien mieux l'un et l'autre lorsque vous serez réunis sous nos yeux. Oui, frères, nous vous adjurons de marcher unis et de nous prêter l'autorité de votre nom, afin que lorsque nous dirons: *Voilà ce que veut le peuple*, notre voix ait toute la puissance de la vérité.

Les Membres de la Commission de rédaction,

BEAUME. COIGNET. CATHABARD. RAYMOND, BUSQUE.

Le journal *Le Travail* ne pouvait être fondé par les travailleurs, c'est-à-dire par les hommes les plus pauvres de la société, qu'au moyen d'actions très-modiques.

L'action a donc été fixée à 5 francs.

Les littérateurs et les oisifs ne sont point admis à participer aux actions du journal *Le Travail* ;

La partie intellectuelle et la partie matérielle du journal sont chacune placées sous la direction d'une Commission spéciale nommée par les actionnaires.

Le Travail étant une œuvre de dévouement, nulle des occupations qu'il comporte ne sera rétribuée, à l'exception du pliage et de la distribution.

Le Travail étant une œuvre de fraternité, les bénéfices qui pourraient résulter de sa publication seront employés à soulager nos frères malheureux.

Le journal sera de format in-quarto tel que le Prospectus, et comportera 8 pages d'impression, formant 16 colonnes.

Le prix d'abonnement est fixé ainsi :

Pour l'année,	3 fr.
six mois,	1 50
trois mois,	» 75

Pour les Départements : Par an, 4 fr. — Six mois, 2 fr.

Un certain nombre de numéros seront vendus séparément.

Le premier numéro paraîtra dans le mois qui suivra la publication du présent Prospectus.

Les souscriptions et les demandes d'abonnements et d'actions seront provisoirement adressées :

Imprimerie du journal, à la Croix-Rousse, Grande-Rue, 12.

COIGNET, à la Croix-Rousse, rue Célu, 2, au 3^{me}.

SAMBET, rue Tholozan, 16.

BUSQUE, rue Mulet, 1, au 2^{me}.

MERLE, maréchal, à Serin, en face du pont de la Gare.



LA CROIX-ROUSSE. TH. LÉPAGNEZ, IMPRIM.

PRIX D'ABONNEMENT	LE TRAVAIL.	DÉPARTEMENTS.
LYON, 3 f. par an.		4 f. p. un an.
1 50 p. 6 mois		2 f. p. 6 mois.
75 c. 3 mois		1 f. p. 3 mois.

ORGANE DE LA RÉNOVATION SOCIALE.

Provisoirement : chez M. BUSQUE, r. Mulet, 1, au 2^{me}, LYON.
au bureau de l'imprimerie, Grande-rue, 12, à LA CROIX-ROUSSE.

Je soussigné
à
d
demeurant
département
déclare souscrire pour
Action de 5 francs au Journal LE TRAVAIL.
, le 184
Signature :

(Adresser et affranchir.)

PRIX D'ABONNEMENT	LE TRAVAIL.	DÉPARTEMENTS.
LYON, 3 f. par an.		4 f. p. un an.
1 50 p. 6 mois		2 f. p. 6 mois.
75 c. 3 mois		1 f. p. 3 mois.

ORGANE DE LA RÉNOVATION SOCIALE.

Provisoirement : chez M. BUSQUE, r. Mulet, 1, au 2^{me}, LYON.
au bureau de l'imprimerie, Grande-rue, 12, à LA CROIX-ROUSSE.

Je soussigné
à
d
demeurant
département
déclare souscrire pour
un abonnement de
LE TRAVAIL.
, le 184
Signature :

(Adresser et affranchir.)